

Ici M. de Gonidec s'arrêta brusquement et regarda le capitaine :

— Est-ce que vous croyez aux femmes, vous ? fit-il.

— Peuh ! répondit le capitaine, c'est selon... mais je n'en voudrais pas à mon bord dans tous les cas.

— Ah !

— Ça porte malheur...

— Bon ! alors écoutez mon histoire.

— Voyons, fit le capitaine.

— J'avais donc une jeune fille que j'aimais un peu déjà, lorsque je m'aperçus que je n'étais pas le maître absolu de son cœur.

— Ah !

— Nous étions deux à nous le partager, et devinez quel était mon rival.

Le capitaine Michelin regarda le gentilhomme avec un redoublement de curiosité.

— Un matelot ou quelque chose comme cela, acheva M. de Gonidec.

— Ah ! vraiment ?

— Et comme mon rival est à bord de la *Belle-Héloïse*... j'ai voulu le voir de près.

Et M. de Gonidec se mit à rire encore.

La foule devenait de plus en plus compacte.

La *Belle-Héloïse* était venue jetée l'ancre au milieu du port et avait mis son canot à la mer.

Dans ce canot on vit descendre alors un beau jeune homme de vingt ans, fière mine et grand air sous sa vareuse bleue et son chapeau ciré, et la foule battit des mains et cria :

— Vive Cartahut !

C'était Cartahut en effet, cet enfant d'adoption de Cabestan, que le vieux marin attendait avec tant d'impatience ;

Cartahut, qui fut entouré, fêté, acclamé au moment où il posa le pied sur le quai.

C'est que Cartahut était un enfant du pays et qu'il avait fait ses preuves déjà.

Sa poitrine était couverte de médailles de sauvetage, et l'on se souvenait à Saint-Malo du sang-froid et du courage qu'il avait déployés, deux années auparavant, en sauvant par une mer affreuse le petit brick *l'Armoricaïn* engagé au milieu des récifs, et qui n'avait plus à bord ni capitaine ni second.

Les autorités maritimes avaient même, à cette époque, demandé la croix pour Cartahut, mais on l'avait trouvé trop jeune.

Cartahut fut donc porté comme en triomphe du port à la place Duguay-Trouin, et par conséquent au café des Trois-Ancres.

— Mes amis, disait-il non sans émotion, je vous reviendrai ce soir, je vous le promets, et je vous offrirai un punch monstre, car je rapporte du rhum comme il n'y en a guère, même chez nos armateurs les plus huppés ; mais, pour le moment, laissez-moi m'échapper quelques heures et aller à Plouesnel, où Cabestan, mon bienfaiteur, m'attend avec impatience.

Tu boiras bien un verre de vieilles eau-de-vie avec nous, mon petit Cartahut, répondit le vieux Blanchemin en frappant sur l'épaule du jeune homme.

— Soit ! dit Cartahut, le coup de l'étrier.

Et il montrait deux petits chevaux bretons que le gars Mériadec tenait en main à la porte du café.

Cartahut, bon gré, mal gré, fut bien obligé d'entrer dans le café.

Et comme on lui versait à boire, Blanchemin dit encore.

— Cet imbécile de Loudéac qui n'est pas ici, lui qui voulait être le premier à te serrer la main !

— Et c'est ce qu'il a fait, dit Cartahut en riant.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, Cartahut mon mignon ? dit Simon Blanchemin.

— J'ai rencontré Loudéac en mer ; il est monté à bord et nous sommes embrassés.

— Il avait pourtant son idée, le vieux surnois ! murmura Blanchemin.

M. Lucien de Gonidec et le capitaine Michelin étaient entrés au café des Trois-Ancres.

Le premier avait donc entendu Cartahut qui disait avoir rencontré Loudéac en mer, et il n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Cartahut but donc à la hâte deux verres d'eau-de-vie, trinqua avec tout le monde, et dit :

— A ce soir, mes amis ?

Puis il enfourcha un des deux chevaux bretons, tandis que Mériadec sautait sur l'autre, et tous deux s'élançèrent au galop vers la porte de Bon-Secours.

— Eh bien ! dit alors le capitaine Michelin à M. de Gonidec, avez-vous vu votre rival ?

— Non, dit froidement M. de Gonidec ; il sera resté à bord sans doute.

— Ah ! fit le capitaine, un moment je m'étais figuré...

— Quoi donc !

— Que ce rival pourrait bien être Cartahut.

— Vous vous trompiez, dit M. de Gonidec.

— Et que la personne... pouvait bien être...

— Vous auriez beau chercher, vous ne devinez pas.

Et comme M. de Gonidec faisait au capitaine Michelin cette réponse, un nouveau personnage l'aborda. C'était maître Ragoulin, le notaire de la rue Jean-de-Châtillon.

— Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il, mais j'aurais deux mots à vous dire en particulier. Vous permettez, capitaine ?

— Faites, dit le capitaine Michelin, qui salua M. de Gonidec et se retira.

— Qu'avez-vous donc à me dire, Ragoulin ? demanda celui-ci.

— Des choses importantes, monsieur le vicomte.

— Ah ! bah !

Le notaire avait un air quelque peu mystérieux qui intriguait M. de Gonidec.

Aussi ce dernier le prit-il par le bras, et l'entraînant vers la porte, il lui dit :

— Parlez !

Ragoulin était un Bas-Normand qui avait passé le Couesnon pour venir en Bretagne, mais il avait conservé le caractère astucieux de sa nationalité.

— Monsieur le vicomte, dit-il, un homme qui a comme vous vingt-cinq ou trente mille livres de rentes fait fi d'un petit héritage, n'est-ce pas ?

Lucien de Gonidec tressaillit.

— Que voulez-vous dire ? fit-il.

— Excusez-moi si je vous parle de Cabestan... votre oncle...